T'Abeille

de la Nouvelle-Orleans Journal Hobdomadaire Fondée le 1er Septembre 1827

Pablice par le Times-Picayune Publishing Co., au Times-Picayune Building, Square Lafayette, Neuvelle-Orienne, Lne., Telephene, Mein ette.

Burggiatré & la Posté de la Nouvelle Orienne, Lne., cemme matière de deugième classe, conformémnt & l'acte du 3 Mars, 1879.

La Marine de Guere Française

La situation de la marine française à Washington, où elle a été mise "bors de cause" des la première zéance, alarme l'amiral Bienaimé, qui s'étonne que nos représentants n'aient pas fait les réserves néces-

"Vouloir soutenir, comme le projetde désarmement le prétend, que l'on doit prendre pour base des fixations à intervenir l'état actuel des forces maritimes des diverses nations est un non-sens que nous ne pouvons pas accepter, alors que c'est précisément au cours de ces dix dernières années, pour nous improductives, que l'Angleterre, le Japon et surtout les Etats-Unis ont construit la plus grande partie de leurs flottes.'

La France est "la seconde puissance coloniale du monde;" elle ne bout protéger son "empire extérieur" que par mer.

Il s'agit donc de ne pas être, selon l'expression de M. Bainville, dans "l'Action française," "exclus de la

"De quelle mer, en particulier? De celle où nos plus grands intérêts se concentrent, de celle où, depuis le Maroe jusqu'à la Syrie, nous avons besoin de la liberté de nos mouvements de la Méditerranée."

Que la France et l'Italie posent leurs conditions. Qu'elles ne se laissent pas "opposer l'une à l'autre." Et l'Espagne? M. Bainville se demande pourquoi elle n'est pas à Washington.

"Le souvenir des Philippines est Join, bien qu'il enseigne comment les pays sans escadres perdent leurs colonies. Mais, par la force des choses, la Conférence du Pacifique a'étend à toutes les mers et les riverains de la Méditerranée ont le devoir de s'associer pour défendre leur bien commun-"mare nostrum."

Il est clair que si ne subsistait en Europe qu'une seule puissance maritime, la limitation des armements deviendrait pour nous plus qu'une dangereuse duperie, "un principe de demination et de tyrannie."

AERATION DE LA CHEVELURE

Avec la propreté, une autre condition indispensable à la vie du cheveu, c'est l'aération; l'action journalière du peigne et de la brosse sont déjà fort utiles, surtout si l'on attend pour se coiffer les cheveux dénoués, ou tout au moins réunis par un jeli ruban d'une manière très lâche, que la chevelure soit bien refroidie au sortir du lit. Mais les occupations ne permettent pas toujours ce soin de toilette. Il est toujours utile d'asaurer la ventilation de la chevelure en secouant ses cheveux à l'air ou tout au moins à la fenêtre ouverte, et si la chose est possible, se placer le dos au soleil, laisser les cheveux épars, sans se couvrir la tête.

Les hygiénistes d'aujourd'hui recommandent de dormir la tête nue, ce qui ne se faisait pas autrefois, et qui a fait abandonner l'usage du bonnet, même pour le petit enfant.

Si pour une raison quelconque, on est obligée de garder le lit pendant un certain temps, il ne faut pas négliger d'aérer la tête chaque jour, sous peine de voir tomber les cheveux dès qu'on se relèvera, et y passer régulièrement le démâloir. La chevelure flottante serait la coiffure idéale, mais pour éviter que les cheveux ne s'entremélent, préparez-les en nattes serrées. C'est une précaution indispensable à prendre quand on prévoit un séjour prolongé au lit. On doit en tous les cas éviter la torsion des cheveux, les papillottes aux fillettes, les bigourdis, le chauffage au fer pour les frisures. Il est déjà bien mauvais de s'en servir en cas de parfaite santé. En cas de maladie, ces pratiques altèrent profondément la texture du tube capillaire.

DANS UN ESTOMAC DE REQUIN

Le requin est, paraît-il, un animal précieux-à la condition de savoir s'en servir. Préparé savamment, nous apprend le "Bulletin de la Bourse aux cuirs," le requin fera concurrence au cochon. Sa carcasse denne une excellente farine d'engrais; sa tête fait de la celle; son foie contient 60 à 80 pour cent d'huile fine dont on peut extraire 10 pour cent de glycérine; ses nageoires sont savoureuses; ses dents conviennent au commerce de fantaisie; ses os sont un engrais supérieur et comme nous l'avons souvent répété, sa peau donne un cuir solide; on n'aurait rien trouvé de mieux encore comme cuir yerni, et ce n'est pas tout; la peau de son estomac donne un cuir très solide et transparent, tellement doux et souple qu'on songe à l'employer pour Phabillement; alors, nous verrons bientôt nos petites madames se proimener dans un estemac de requin!

Debonné est la force d'un journal

LE SECRET

-Puisque vous voulez connaître un grand écrivain, dit Mme Fébrique à Mme Perrenette, venez donc à la maison. Jeudi, Vorsay dine chez nous. Mais je vous préviens, ma bonne amie, vous serez volée! La seule façon d'avoir quelque chose de lui, c'est de lire ses œuvres. Les avez-vous lues?

-J'en ai lu quelques-unes et j'ai beaucoup entendu parler des autres...

--- Vous vous représentez peut-être Vorsay comme un causeur éblouissant? Vous ne tarderez pas à être désillusionnée! Il se tait, comme il s'est toujours tu, comme il se taira jusqu'à la fin de sa vie. Il encourage les bavards, non par bonté d'âme je yous assure, mais pour voir jusqu'où ils iront. Et quand ils ont atteint ce qu'il appelle les limites de la bêtise humaine, c'est à peine si un éclair de gaieté passe dans son petit œil gris. Et, pourtant, il s'amuse prodigieusement. Une maîtresse de maison a beau le mettre à la place d'honneur il a toujours l'air d'occuper le bout de la table....

-Je vous suis tout de même reconnaissante de m'inviter en même temps que lui. Il est toujours à la mode!

Et, le jeudi suivant, Mme Pernette put contempler le grand Vorsay. C'était un petit vieillard chauve comme un œuf et qui, par son visage glabre, par son complet de molleton bleu au collet militaire, par son aspect souffreteux, timide, craintif, prenait une vague ressemblance avec ces vieillards hospitalisés qui promènent, le dimanche, leur mélancolique uniforme et leur désœuvrement navré. Avant le diner, il fumait une courte pipe de bruyère dont il secoua les cendres avant de passer dans la salle à manger. Comme il remettait la pipe encore chaude dans la petite poche que d'autres réservent à un mouchoir parfumé, Mme Perrenette ne put s'empêcher de confier son étonnement et son dégoût à un monsieur qui se trouvait près d'elle.

-C'est un genre, répondit amèrement ce cavalier qui accumulait sans succès d'obscures compilations. Soyez bien persuadée qu'il joue un rôle et qu'il est très fort.

Cependant le maître mettait ses bésicles pour admirer, avant de le savourer, un potage onctueux qui lui arrachait un sourire reconnaissant. Il considérait son hôtesse, Mme Fébrique, comme une excellente cuisinière, et il appliquait à ses menus les épithètes qu'il distribuait généreusement à ses confrères: "Exquis! Admirable! Parfait!" car il voulait que tout le monde fut content. Il traitait les domestiques avec familiarité. Quand le maître d'hôtel lui passa le poisson, il glissa un: "Eh bien mon bon Camille, ça va toujours?" qui fit sursauter Mme Perrenette. "Snobisme à rebours, explique le voisin. Il soigne sa popularité."

Mais Mme Perrenette ne répondit point. Une ambition lui était venue: celle d'avoir une fois, rien qu'une diner chez elle. Une fantaisie! Elle ne devait point compter sur Mme Fébrique, qui n'avait qu'une illustration à sa table et qui y tenait. Il fallait agir par surprise. Elle attaqua done Vorsay au fumoir, au moment où il bourrait sa pipe. L'invitation, lancée avec fièvre, fut reçue avec politesse, cette politesse derrière laquelle se cache le bon petit contre-ordre de la dernière minute. Mme Perrenette ne s'y trompa point. -Nous habitons à deux pas de

chez vous, soupira-t-elle, dans la même rue, au numéro 129... -Au numéro 1291 s'écria Vorsay. En proie à un trouble qui ne lui

était pas habituel, il posa sa pipe. -A quel étage? interrogea-t-il. -Au premier ... et il y a un ascenseur.

-Au premier!... Je ... j'irai, déclara Vorsay, et sa voix avait une sincerité surprenante.

Quand Mme Fébrique apprit que 'son" écrivain avait accepté cette invitation sans la consulter, elle bondit sur lui comme une folle.

-Chère amie, s'excusa Vorsay je

n'irai qu'une fois.

-Mais vous y tenez?

-Beaucoup ... -Donnes-m'en la raison...

--- Un secret.

---Confiez-le-moi. -Plus tard! .

-Je n'en dormirat pas cette nuit!

-Prenez un cachét! -Gustave, vous avez peut-être du génie, mais vous n'êtes qu'un sot. -Isabelle, je n'ai pas de génie et

je ne suis pas un sot.Qu'est-ce qui vous pousse à com-

bler les vœur de cette dinde? Vorsay perta sa pipe à ses lèvres et l'alluma avec lenteur. Il n'ajouterait pas un mot d'explication; Mme Pébrique s'évents furieusement pour chasser les premières bouffées et disparut sur un mot plein d'aigreur.

Le dimanche, à huit heures et demie, vingt' personnes étaient réunies chas M. et Mme Perrenette, attendant l'hôte illustre. Mme Fébrique renaissait à l'espoir. Anxieuse, elle dit à son mari: "Il ne viendra pas." Il vint. Rouge de joie, la maîtresse de maison se précipita à sa rencontre.

-Quél honnéur! balbutia-t-elle, quel honneur pour nous!

Elle présenta ses amis. Et, au milieu d'un silence solennel, Vorsay regarda autour de lui, comme pour proceder à l'inventaire du salon. ha femme, je parie qu'il est venu pour bien se moquer d'eux dans un de ses

;--- L est yenu pour m'être désagré-

- VOUS ETES LE BIENVENU, MARECHAL



able, rétorqua Mme Fébrique, pâle de colère. Je te réponds qu'il ne mettra plus les pieds à la maison. Quand je pense que je faisais chercher des homards exprès pour lui, à vingt kilomètres de distance! Et du caviar que j'achetais au poids de l'or! Je souhaite que ce diner le rende malade, tiens!

Le diner ne rendit pas Vorsay malade, car il ne mangea guère, Jamais il n'avait moins parlé, bien qu'il eut à sa droite une vieille dame qui le harcelait de questions:

-Monsieur, est-il vrai que vos idées vous viennent dans le tramway?... Est-ce que vous écrivez sur du papier blanc?... Et avec quelle plume?... Une plume d'oie? ... Une plume de fer?... Combien vous paye-t-on le mot?... Est-ce qu'on vous a augmenté depuis la guerre?...

-En bloc et en résumé, madame: oui, madame; oui, ma chère dame...

"Il est stupide! jugea la vieille dame en se retournant, et je le crois complètement sourd," fit-elle à l'adresse de son voisin qui l'approuva. Vorsay découragea de même quelques tentatives de conversation esquissées par Mme Perrenette. Sourd et muet, telle fut l'impression qu'il produisit. Un sourd-muet dans les nuages! "Je m'arrangerai pour qu'il ne nous empeste pas après le diner avec sa pipe!" pensa l'hôtesse. Ce sera ma façon à moi de me venger.

-Ici, pas de fumoir, lui ditelle quand ils se furent levés de table. Vous allez trôner dans mon petit salon, au milieu des jolies femmes... -Qu'avez-vous fait du troisième salon?

-Comment! vous connaissez mon appartement?

-Oui... un peu...

-Du troisième salon, j'ai fait une bibliothèque. Voulez-vous la voir? -Très volontiers.

--- Vous y trouverez tous vos livres, relies en maroquin plein... avec mon chiffre en or...

-- Ce ne sont pas les livres qui m'intéressent. Madame, puis-je être indiscret? Voulez-vous me montrer votre appartement?... Pas les chambres à coucher ... Mais au bout du couloir... il y a, n'est-ce pas, une petite chambre?...

-La lingerie! -Je voudrais bien voir la lingerie ... Est-ce que ce n'est pas abuser?...

-Elle sera sans doute en désor---Oh! cela ne fait rien.,. Vorsay marchait en tête du groupe. Il s'arrêta devant la quatrième porte.

Il semblait ému. -C'est bien là? -Mais oui... Vous êtes déjà

Il posa l'index sur ses lèvres et ouvrit la porte, lentement. Sur una grande table couverte de chiffons de dentelles et de rubans, une petite lampe était allumée. Un mannequin portait une orbe inachevée. Il y avait deux chaises de paille, un ta-

bouret... -Mon Dieu! balbutia Vorsay... je retrouve tout... comme si c'était hierh Il me semble que le papier est le même sur le mur... un papier blanc à fleurs roses...

. Une horloge tinta. -Ah! je reconnais ce son, continus-t-il. C'est l'horloge de la banque qui est en face... D'ici l'on voit les employés à leur besogne... Il faudra me permettre de revenir dans la journée, madame...

Peu à peu, la petite pièce s'était

remplie de curieux. Mais Vorsay ne les voyait pas. Une émotion de plus en plus vive l'étreignait. Il jeta autour de lui un regard tendre et expliqua enfin:

-J'étais dans cette chambre... sur un tabouret semblable à celui-ci.... Il y a si longtemps!... J'avais quatre ans... C'était en 1855... Ma maman . . .

Il s'arrêta et reprit, pour la douceur de répéter ce mot:

-Ma maman... eh! oui... ma maman était une simple ouvrière... une couturière. Elle venait ici travailler chez une dame très riche: Mme Simonneau... Et elle avait la nermission de m'amener, à condition que je demetifatse très sage, absolument sage ... Il ne fallait pas que l'on m'entendit... Je ne craignais guère ma maman qui était si douce.... Mais Mme Simonneau me terrifiait Pensez-donc: sur un ordre d'elle, je nouvais être exilé... renvoyé chez nous où j'aurais été seul... Et j'avais très peur, quand j'étais seul.... Alors je m'installais aux pieds de maman qui s'asseyait près de la fenêtre... Je restais des heures sur un petit tabouret... sans bouger.... sans remuer un doigt... en me retenant de tousser, d'éternuer, presque de respirer, pour faire oublier ma présence ... Comme distraction, je regardais le ciel... ou les employés qui écrivaient en face... C'est là, je le crois bien, que je contractai la passion d'écrire... C'est là aussi que je pris l'habitude de me faire tout petit, de tenir le moins de place possible, de parler très peu et à voix basse... Oui oui, il me semble toujours que la terrible Mme Simonneau va entrer et me gronder

... Alors, vous avez maintenant le secret de ma timidité... Deux ans de ma vie, j'ai passé six après-midi par semaine sur un petit tabouret, le cœur battant, à admirer les nuages et des commis de banque... ou à contempler ce miracle: de belles étoffes d'or, d'argent, de satin, de velours que je destinais mentalement à une fée, tout en sachant fort bien qu'elles iraient à Mme Simonneau qui était très grosse et qui avait des moustaches comme un ogre... HENRI DUVERNOIS.

(Traduction réservée.)

Indications pour les Voyageurs SE DIRIGEANT VERS LE **PARADIS**

Départ-A toute heure. Arrivée-Quand il plait à Dieu. Rapide-Première Classe: Pauvreté, Chasteté, Obéissanca

Direct-Première et Seconde Classe: Piété, devotions, sacrements. Omnibus-Première, seconde et troisième Classe: Commandements. devoirs d'état.

Prix des Places-Premières: Amour et croix. Secondes: Désir et combat. Troisièmes: Crainte et pénitence. AVIS

1.—Il n'y a pas de billets d'aller et de retour. 2.-Point de trains de plaisir.

3.—Les enfants qui n'ont pas l'âge de raison ne paient rien pourvu qu'ils soient tenus sur les genoux de leur Mère l'Eglise.

4.-On est prié de ne porter d'autres bagages que de bonnes œuvres, si l'on ne veut pas manquer le train ou éprouver du retard à l'avantdernière station.

5.—On prend des voyageurs sur toute la ligne

* JEUNESSE

Pourtant, tu t'en iras un jour de moi. Jeunesse. Tu t'en iras, tenant l'Amour entre tes bras.

Je souffrirai, je pleurerai, tu t'en Jusqu'à ce que plus rien de toi ne

m'apparaisse. La bouche pleine d'ombre et les yeux

pleins de cris. Je te rappellerai d'une clameur si Que, pour ne plus m'entendre appeler

de la softe. La mort entre ses mains prendra mon-cœur meurtri.

Pauvre Amour, triste et beau, serait-ce bien possible Que vous ayant aimé d'un si profond souci.

On pût encor marcher sur le chemin 'durci Où l'ombre de vos pieds ne sera plus

visible? Revoir sans vous l'éveil douloureux

du printemps, Les dimanches de mars l'orgue de Barbarie,

La foule heureuse, l'air doré, le jour qui crie, La musique d'ardeur qu'Yseult dit a

: Tristan... Voir sans vous, sous la lune assise au

haut du cèdre, La volupté des nuits laiteuses d'Orient.

Et souffrir, le passé au cour se réveillant, L'es étourdissements d'Hermione et

de Phèdre: Toujours privé de vous, feuilleter

par hesard, Tandis que l'acre été répand son chaud malaise,

Ce livre où noblement la Cassandre française Couche au linceul de gloire et sourit

à Ronsard. Et quand l'automme roux effeuille

Où s'asseyait le soir l'amante de Rousseau,

Etre une vieille, avec sa laine et son fuseau, Qui s'irrite et qui jette un sort aux

jeunes fillesAh! Jeunesse, qu'un jour veus ne

soyes plus là, Vous, vos rêves vos pleurs, vos rires et vos roses.

Les Plaisirs et l'Amour vous tenant -quelle chose, Pour ceux qui n'ont vraiment désiré que cela...

COMTESSE DE NOAILLES.

LA FRANCE VEUT QUE BERLIN PAIE

Paris.-Le gouvernement français est fortement opposé au projet de moratorium pour l'Allemagne. Il soutient que l'Allemagne est tout à fait capable de faire les paiements éxigés par la commission des réparations et qu'elle les fera, si les Ailiés ne l'encouragent pas à refuset de payer. Il est admis que la situation financière de l'Allemagne est critique, mais, dans les milieux officiels, on pense que les difficultés pouvent être réglées sans recourir à un moyen extrême comme le moratorium. Ce projet de moratorium devant durer deux ou trois ans, serait fortement favorise dans les milieux officiels britanniques

Le Tendre Meurtrier

-Cher maitre, je voudrais tuer ma femme.

-Et moi, je voudrais bien retrouver ma plume, répliqua le célàbre avocat, en renversant sur le tapis vingt-trois dossiers de couleur différente.

-Cher maitre, elle est derrière votre oreille.

--- Votre femme?

-Non, cher maître. Votre plume. -Tardieu! C'est pourtant vrai! Je me demande quel est l'imbécile qui est allé la cacher dans cet endroit ridicule. Vous disiez donc, monsieur?

-Je disais, maître, que je voudrais tuer ma femme.

-Voilà une excellente idée! Et que reprochez-vous, monsieur, à cette exquise créature?

-Je crois vous l'avoir dit, maître: elle est ma femme!

-C'est juste. Je n'y pensais plus. Au reste, moi-même, je suis marié. -Croyez, cher maître, que je prends part à votre malheur.

-Merci. Beaucoup de mes clients, monsieur, sont dans notre cas. Mais ils divorcent; leurs femmes se remarient et c'est toujours à recommencer. Le divorce est une déplorable coutume. Il porte atteinte à l'intégrité de la famille il fait naître entre les conjoints de cruels dissentiments, il est contraire à la morale et la re-

ligion le condamne. -C'est pourquoi, cher maître, je voudrais tuer ma femme.

-Ce désir vous honore, monsieur, mais comment vous y prendrez-vous? -Ce sera un soir pareil aux autres soirs. Je l'abattrai d'un coup de revolver, pendant qu'elle priera, au

pied de son grand lit. -Ainsi, elle ira dreit au ciel. Il

est noble d'y aveir songé. -Je n'y ai point songé et cela m'est indifférent. Le diable l'emporterait que je n'y verrais même que des avantages. Mais, toutes les nuits, tandis qu'elle fait sa prière, Clotilde-c'est mon épouse-gratte le tapis avec son ortèil. Cela m'exaspère! J'y résisterai peut-être iencore trois jours, peut-être un mois, mais un soir, pan! pan! pan! je n'y résisterai plus. Vous voyez, mon-

sieur, que je suis calme. -Ce sera un beau procès, et vous seres acquitté!

-J'v compte bien.

-Malheureusement, vous ferez plusieurs années de prison préventive, car la justice est lente. Elle est aveugle mais elle est lente. -Non, monsieur. Je ne ferai

point de prison préventive. J'aime mes aisès et je ne saurais changer mes habitudes pour une péronelle. -Vous passerez donc la frontière?

-Point! Mais vous, maître, vous m'obtiendrez un acquittement pré ventif. Ainsi, je pourrai accemplir avec sérénité un acte, violent, sans doute, dans son essence, mais infini-

ment doux dans ses conséquences. -Un acquittement préventif? C'est contraire à tous les usages!

-Il est vrai. Mais pour que je puisse vous faire acquitter, il faut d'abord que vous soyez coupable. Je ne puis pourtant pas faire acquitter un innocent; ce n'est point de mon

ressort.

---Alors? -Alers, malgré tout mon talent...

-Votre immense talent! -Je n'osais pas le dire. Malgré tout mon immense talent, tout ce que je puis faire, c'est préparer le procès, prendre date, vous faire inscrire au rôle et gagner ainsi du temps, si, toutefois, vous ne laissez

pas passer votre tour. -Serais-ie libre avant les vacances? Car je vais à la mer, en Bre-

tagne. ...Joli pays. Mais il serait plus prudent, en ce cas de renvoyer le

crime après vacation. -Croyes, maître, qu'il m'en coû--Il vous en coûtera, d'abord cinq

mille francs que vous allez me verser à titre de provision, pour les frais. L'avocat souriait, la main tendue.

—Les voici, maître, et, désormais, je compte sur votre diligence.

-Soyez sans crainte. Le moment venu, je vous téléphonerai et vous agirez aussitőt. ...J'agirai, maître, j'agirai!

Il sortit. Il se sentait heureux,

léger, presque veuf et disposé à toutes les indulgences. Chez lui, une lettre l'attendait. Il reconnut l'écriture de sa femme, et,

d'un pouce étonné, il sit sauter le cachet. Il lut: "Mon cher Auguste. J'aime trop

les oranges et les plumes d'autruche. Je veux vivre ma vie et m'appeler Manette comme Salomon. Quand tu liras ceci, je serai loin,-loin ou près!-cela dépend du but: l'honneur, la faute ou la place de la Concorde?-Au reste, on se fait écraser partout, et tout le monde n'a pas des pékans dans son armoire. Ne sois pas triste, c'est inutile, et, surtout, ne t'arrache plus les poils du nez en public, cela te fait faire une horrible grimace. Si l'on te demande de mes nouvelles, tu diras: "Merci!" Je t'embrasse comme je t'aime. Clo-

Auguste, puisqu'il faut l'appeler par son nom, goûta l'amertume des vérités humiliantes. -L'ingrate! s'écrie-t-il, que lui

ai-je fait? Puis, il s'agenouilla sur le tapis,

et, du bout du doigt, il caressa tendrement la petite tache d'usure blanche creusée par l'orteil aimé. See larmes coulaient. Il pleura teute

NECROLOGIE

DE BEN-M. Louis J. De Ben. époux de Louise Damaré, est mort vendredi, le 2 décembre 1921 à l'âge de 50 ans et 2 mois.

GUILLOTTE-Mme veuve Arthur Guillotte est morte samedi, 3 décembre 1921, à l'age de 67 ans.

LANDRY-Mme Cécilia Marshall Landry, épouse du Dr. C. W. Landry. est morte mercredi, 30 novembre

POMMEZ-Mme veuve Arnaud Pommez, née Catherine Gavin, est morte samedi, le 3 décembre 1921, à l'age de 88 ans. PILIE-Mme Félicie Odalie Pilié.

fille de L. H. Pilié et Odalie Ducatel, est morte mardi, 6 décembre 1921, à l'ége de 67 ans. REYNES-Mile Louise Célestine

BIEN SATISFAIT

Reynès, est morte marid, 6 décembre

Nous recevons de MM Gasquet et Avegno, photographes, qui ont mis la semaine, dernière une annoace dans l'Abeille, la lettre suivante:

M. le Rédacteur de l'Abeille:

1921, à l'age de 87 ans.

Nous sommes heureux de vous annoncer que l'annonce qui a parue dans l'Abeille de jeudi dernier nous a rapporté plusieurs clients et vous trouverez sous ce pli une autre annonce que nous vous prions de bien vouloir insérer dans votre prochain

Nous sommes en mesure de faire n'importe quelle portrait ou photographie commerciale, et c'est notre devisé de donner entière satisfaction aux clients.

Sincèrement à vous JEAN GASQUET ET NAT AVEGNO 618 Frenchmen Street Nouvelle-Orleans, Lne.

CE QU'ILS PENSAIENT FAIRE EN 1870

C'est tout au long dans les mémoires de Busch. En juillet, bien peu d'Allemands ossient penser à l'annexion de l'Alsace. C'est une idée conquérante qui prit corps le 22 août dans les conciliabules de l'état-major, quatre

jours après la bataille de Gravelotté. Bismarck, ce jour-là, dit à Busch: "Il n'y a plus de doute à présent que si nous continuous à conserver la victoire, nous ne gardions l'Alsace,

et aussi Metz, avec les environs." Au diner, répondant à une proposition d'Alvensleben, qui voulsit conserver tout le pays, occupé ou non, jusqu'à la Marne, autrement dit jusqu'aux portes de Paris, Bismarck de

"Mon idéal serait de constituer la un Etat neutre de huit à dix mlillons d'habitants, une sorte de colonie de l'Allemagne, où il n'y aurait pas de conscription, et dont les impêts mandes, autant qu'ils ne segaient pas

employés aux besoins locaux."

SOUVENIRS La maîtresse de maion—Dites done, Marie, cela ne vous ennuirait pas de nous servir le diner sur la

pelouse? Marie-Nullement, madame, cela me rappellera le bon temps où je

nourrissais les vaches. la nuit, il pleura tout le jour et toute la nuit encore.

"Quand elle reviendra je lui

ferai un cadeau, se dit-il." Il connut ainsi l'immensité de sa douleur. Pourtant, il savait qu'elle ne reviendrait pas, et le soleil était triste, ovale et percé de trois trous.

-Je lui ferai un cadeau, répêtat-il, un beau cadeau que je payerai avec les cinq mille france de l'avocat, car je n'ai plus besoin de procès. Cette pensée l'apaisa. Il cessa de pleurer, alluma une cigarette et se

coupa les ongles, car la douleur les Puls, il retourna chez l'homme de loi, sinsi qu'il est écrit au livre des

tarots. -Maître, tout est change. Ju renonce aux assises. -Auries-vous transigé, malheu-

reux? Auguste montra la lettre de Cletilde. L'avocat était connaisseur; il fit claquer sa langue.

-Bravo! C'est une grande amoureuse, et vous êtes libre. Evidemment, vous n'avez pas le beau rôle. Tuer est moins ridicule, mais ce n'est pas toujours facile. Tenez, moi qui vous parle, je ne suis pas un imbécile, eh bien... eh bien nen, j'aime mieux ne pas vous raconter cette histoire, elle est un peu longue et, d'ailleurs, je ne me la rappelle plus, Allens, monsieur, au revoir, je ne vous chasse pas, mais je vous plains. Auguste, debouf, louchait vers le

tireir. Enfin, prenant courage, il bredouilla: -Alors, maître... la prevision? Et il tendit la main.

L'avocat la serra, débonnaire: -Ne vous inquiétes pas, c'est très

sufficant, très sufficant! Il pousseit Auguste vers la perte. Il le mit doucement débers, puis, seul, enfin il revint à son bursqu en se frottant les mains: .- Très suffisent, très suffisent!

Ses petita yeux luisaient, inegaux; le solell s'était caché et, dans un train, très loin, une femme blondé